

LA VIE A TSARSKOÏÉ-SÉLO – MES ÉLÈVES

(Hiver 1913 à 1914)

C'est à Raspoutine que l'on imputa une fois de plus l'amélioration qui se manifesta au bout de quelques jours dans l'état de santé d'Alexis Nicolaïévitch, lors de la terrible crise d'hémophilie que j'ai décrite plus haut.

Elle s'était produite, on s'en souvient, peu de temps après le changement de régime que j'avais cru devoir adopter pour le tsarévitch, et je m'en sentais en partie responsable. Ma perplexité était très grande. Quand j'avais pris ma décision, j'en avais bien envisagé les redoutables dangers, et je m'étais cru la force de les affronter; mais l'épreuve de la réalité était si terrible que je me demandais s'il fallait persévérer... Et cependant j'avais le sentiment précis que c'était là une impérieuse nécessité.

Au bout de deux mois de convalescence, – le rétablissement était toujours fort lent, – l'empereur et l'impératrice se montrèrent résolus à persister, malgré les risques, dans la voie qu'ils avaient adoptée.

Les docteurs Botkine¹ et Dérévenko, quoique d'un avis opposé, s'inclinèrent devant la volonté des parents et acceptèrent courageusement cette décision qui augmentait encore les difficultés d'une tâche déjà si ardue et si ingrate. J'admirais profondément leur énergie et leur abnégation. Ils étaient toujours sur le qui-vive, dans l'attente perpétuelle de la crise possible; et lorsque l'accident s'était produit, c'était la lutte d'autant plus redoutable pour eux qu'ils connaissaient l'insuffisance des palliatifs dont ils disposaient. Enfin, quand, après des nuits de veille, ils avaient la joie de voir leur petit malade hors de danger, ce n'était pas à leurs soins, mais à l'intervention miraculeuse de Raspoutine qu'on attribuait la guérison ! Mais, faisant abstraction de tout amour-propre, ils étaient soutenus par le sentiment de profonde pitié que leur inspiraient les angoisses des parents et les tortures de cet enfant qui, à l'âge de dix ans, avait déjà enduré plus de souffrances que bien des hommes touchant au terme de leur vie.

Notre séjour en Crimée s'était prolongé plus que de coutume à cause de la maladie d'Alexis Nicolaïévitch et nous ne rentrâmes à Tsarskoïé-Sélo qu'en décembre. Nous y passâmes tout l'hiver de 1913 à 1914. La vie y avait un caractère beaucoup plus intime que dans les autres résidences. La suite, à part la demoiselle d'honneur de service et le commandant du régiment « combiné », ² n'habitait pas au palais; et la famille, à moins de visites de parents, prenait en général ses repas seule et sans le moindre appareil.

Les leçons ³ commençaient à neuf heures et étaient interrompues de onze heures à midi. Nous sortions alors en voiture, en traîneau ou en automobile, puis le travail reprenait jusqu'au déjeuner qui avait lieu à une heure. L'après-midi nous passions toujours deux heures en plein air. Les grandes-duchesses, et l'empereur quand il était libre, venait nous rejoindre et Alexis Nicolaïévitch s'amusait avec ses sœurs à faire des glissades du haut d'une montagne de glace qu'on avait élevée au bord d'un petit lac artificiel. Il aimait aussi à jouer avec son âne, *Vanka* (Jeannot) qu'on attelait à un petit traîneau, et son chien *Joy*, joli petit épagneul marron foncé, court sur pattes, dont les longues oreilles soyeuses, touchaient presque le sol. *Vanka* était un animal d'une intelligence et d'une bouffonnerie sans égales. Lorsqu'il avait été question de donner un âne à Alexis Nicolaïévitch, on s'était vainement adressé à tous les maquignons de Saint-Pétersbourg; le cirque Cinizelli avait alors consenti à se défaire d'un vieux baudet que son grand âge rendait impropre à de nouvelles exhibitions. C'est ainsi que *Vanka* avait fait son entrée à la cour et il avait l'air d'apprécier fort la crèche impériale. Il nous amusait beaucoup, car il avait dans son sac tous les tours imaginables. C'est ainsi que, d'une manière très experte, il vous vidait les poches dans l'espoir d'y découvrir quelque friandise; il marquait une prédilection toute spéciale pour les vieilles balles de caoutchouc qu'il mâchonnait négligemment en fermant un œil, comme un vieux Yankee.

¹ Le Dr Botkine, fils du célèbre professeur Serge Botkine, était médecin de la cour.

² Régiment chargé de la garde personnelle de l'empereur et formé d'éléments de tous les régiments de la garde.

³ Les branches d'enseignement de mon élève étaient à cette époque le russe, le français, l'arithmétique, l'histoire, la géographie et la religion. Il ne commença l'anglais que plus tard et n'eut jamais de leçons d'allemand.



Ces deux bêtes jouaient un grand rôle dans la vie d'Alexis Nicolaïévitch, car il avait fort peu de distractions. Il souffrait surtout du manque de camarades. Les deux fils de son matelot Dérévenko, ses compagnons de jeux habituels, étaient beaucoup plus jeunes que lui et n'avaient ni l'instruction, ni le développement désirables. Il est vrai que ses cousins venaient passer quelquefois les dimanches et les fêtes avec lui, mais les visites étaient rares. J'insistai à maintes reprises auprès de l'impératrice pour qu'on remédiât à cet état de choses. On fit, à la suite de mes démarches quelques tentatives, mais elles ne donnèrent pas de résultat. Il est vrai que la maladie dont souffrait Alexis Nicolaïévitch rendait le choix de ses camarades extrêmement difficile. Heureusement que ses sœurs, comme je l'ai dit plus haut, aimaient à jouer avec lui; elles apportaient dans sa vie un élément de gaieté et de jeunesse qui, sans elles, lui aurait fait cruellement défaut.

Pendant nos promenades de l'après-midi, l'empereur qui aimait beaucoup la marche faisait en général le tour du parc en compagnie d'une de ses filles, mais il lui arrivait aussi de se joindre à nous et c'est avec son concours que nous construisîmes une immense tour de neige qui prit bientôt l'aspect d'une forteresse imposante, et nous occupa pendant plusieurs semaines.

À quatre heures nous rentrions et les leçons reprenaient jusqu'au dîner qui avait lieu à sept heures pour Alexis Nicolaïévitch et à huit heures pour le reste de la famille. Nous terminions notre journée par la lecture d'un de ses livres favoris.

Alexis Nicolaïévitch était le centre de cette famille si étroitement unie, c'était sur lui que se concentraient toutes les affections, tous les espoirs. Ses sœurs l'adoraient et il était toute la joie de ses parents. Quand il se portait bien, le palais en était en quelque sorte métamorphosé; c'était comme un rayon de soleil qui éclairait choses et gens. Doué des plus heureuses dispositions naturelles, il se serait développé d'une façon tout à fait harmonieuse s'il n'avait été retardé par son infirmité. Chacune de ses crises exigeait des semaines, parfois des mois de ménagements, et, quand l'hémorragie avait été abondante, il en résultait une anémie générale qui lui interdisait, pour une période souvent fort longue, tout travail intensif. On ne pouvait donc mettre à profit que les répits que lui laissait la maladie, ce qui, malgré sa vive intelligence, rendait son instruction fort malaisée.

Les grandes-duchesses étaient charmantes de fraîcheur et de santé. Il eût été difficile de trouver quatre sœurs de caractère plus dissemblable, mais plus harmonieusement unies par une amitié qui n'empêchait pas l'indépendance personnelle et qui, malgré la diversité de leurs tempéraments, les liait entre elles de la façon la plus vivante. Des initiales de chacun de leurs prénoms elles avaient formé comme un prénom collectif : OTMA, et c'est sous cette signature commune qu'elles offraient parfois leurs cadeaux et qu'il leur arrivait souvent d'envoyer les lettres écrites par l'une d'elles au nom de toutes.

On comprendra que je me laisse aller au plaisir de narrer ici quelques souvenirs personnels. Cela me permettra de faire revivre dans tout l'entrain, le naturel et la gaieté de leur jeunesse, presque de leur enfance, ces jeunes filles qui, au moment où d'autres s'épanouissent à l'existence, furent victimes du sort le plus effroyable.

L'aînée, Olga Nicolaïévna, faisait preuve d'une intelligence très vive; elle avait beaucoup de raisonnement en même temps que de spontanéité, une grande indépendance d'allure et des réparties promptes et amusantes. Elle me donna tout d'abord un peu de peine; mais à nos escarmouches du débat succédèrent des rapports empreints de la plus franche cordialité.

CHAPITRE 6

Elle saisissait tout avec une extrême rapidité et savait donner un tour original à ce qu'elle avait compris. Je me rappelle, entre autre, que, dans une de nos premières leçons de grammaire où je lui expliquais le mécanisme des verbes et l'emploi des auxiliaires, elle m'interrompit tout à coup en s'écriant : «Oh, Monsieur, j'ai bien compris, les auxiliaires, ce sont les domestiques des verbes; il n'y a que ce pauvre verbe *avoir* qui doit se servir lui-même...»

Elle lisait beaucoup en dehors des leçons. Lorsqu'elle fut plus âgée, chaque fois que je lui remettais un ouvrage, j'avais la précaution – alléguant la difficulté du texte ou le peu d'intérêt qu'il présentait – d'indiquer en marge par des annotations les passages ou les chapitres qu'elle devait laisser de côté et dont je lui donnais un court résumé.

Une omission de ma part me valut un des moments les plus désagréables de ma carrière pédagogique; mais grâce à la présence d'esprit de l'empereur, tout se termina mieux que je n'aurais pu le craindre.

Olga Nicolaiévna lisait *Les Misérables* et était arrivée à la description de la bataille de Waterloo. Au début de la leçon elle me remit, selon sa coutume, la liste des mots qu'elle n'avait pas compris. Quel ne fut pas mon effroi d'y voir en toutes lettres le mot qui fit la gloire du héros qui commandait la garde. J'étais sûr pourtant d'avoir pris toutes mes précautions ... Je demande le livre pour vérifier mes annotations et je constate mon incroyable oubli. Pour éviter une explication délicate, je biffe le mot malencontreux et je rends la feuille à Olga Nicolaiévna qui s'écrie :

– Tiens vous avez biffé le mot que je suis allée demander hier à papa !

La foudre tombant à mes pieds ne m'eût pas donné de commotion plus violente ...

– Comment, vous avez...

– Mais oui et il m'a répondu, après m'avoir demandé comment je le savais, que c'était un terme très énergique qu'il ne fallait pas répéter, mais que dans la bouche de ce général c'était le plus beau mot de la langue française.

Quelques heures plus tard, à la promenade, je rencontrai l'empereur dans le parc; il me prit à l'écart, et du ton le plus sérieux, me dit :

– Monsieur, vous apprenez à mes filles un étrange vocabulaire...

Je m'embarrais dans des explications confuses. Mais l'empereur, éclatant de rire, reprit :

Allons, Monsieur, ne vous tourmentez pas, j'ai bien compris ce qui s'était passé, et j'ai répondu à ma fille que c'est là un des titres de gloire de l'armée française.

Tatiana Nicolaiévna, nature plutôt réservée, très bien équilibrée, avait de la volonté, mais moins d'ouverture et de spontanéité que sa sœur aînée. Elle n'était pas aussi bien douée, mais elle rachetait cette infériorité par plus d'esprit de suite et d'égalité de caractère. Elle était fort jolie, sans avoir toutefois le charme d'Olga Nicolaiévna.

Si tant est que l'impératrice fit une différence entre ses filles, Tatiana Nicolaiévna, était sa préférée. Ce n'est pas que ses sœurs aimèrent moins leur mère, mais Tatiana Nicolaiévna savait l'entourer de soins plus assidus et ne se laissait jamais aller à un mouvement d'humeur. Par sa beauté, et le don qu'elle avait de s'imposer, elle éclipsait en public sa sœur aînée qui, moins attentive à sa personne, paraissait effacée. Cependant ces deux sœurs s'aimèrent tendrement; il n'y avait qu'un an et demi de différence entre elles, ce qui les rapprochait naturellement. On les appelait : «les grandes»; tandis qu'on avait continué d'appeler Marie Nicolaiévna et Anastasie Nicolaiévna : «les petites».

C'était une belle fille que Marie Nicolaiévna, grande pour son âge, éclatante de couleurs et de santé; elle avait de grands et magnifiques yeux gris. De goûts très simples, pleine de cœur, elle était la complaisance même; ses sœurs en abusaient peut-être un peu et l'appelaient : «le bon gros toutou»; elle en avait tout le dévouement bénévole et un peu pataud.

Anastasie Nicolaiévna, au contraire, était très espiègle et assez fine mouche. Elle saisissait prestement le ridicule, et on résistait mal à ses saillies. Elle était un peu enfant terrible, défaut qui se corrigea avec l'âge. Fort paresseuse, mais d'une paresse d'enfant très douée, elle avait, en français, une excellente prononciation et jouait de petites scènes de comédie avec un véritable talent. Elle était si gaie et déridait si bien les fronts les plus moroses que plusieurs personnes de l'entourage avaient pris l'habitude de l'appeler «Sunshine», en souvenir du surnom qu'on avait autrefois donné à sa mère à la cour d'Angleterre.

En somme, ce qui faisait le charme assez difficile à définir de ces quatre sœurs, c'était leur grande simplicité, leur naturel, leur fraîcheur et leur instinctive bonté.

CHAPITRE 6

Leur mère, qu'elles adoraient, était en quelque sorte infaillible à leurs yeux; seule Olga Nicolaïévna eut parfois quelques velléités d'indépendance. Elles étaient pleines de prévenances exquis pour elle. D'un commun accord et de leur propre initiative, elles s'étaient arrangées de manière à ce que chacune d'elles à tour de rôle fût «de jour» auprès de leur mère, et lui tint compagnie. Quand l'impératrice était souffrante, celle qui remplissait ce devoir filial se privait ainsi de toute sortie.

Leurs rapports avec l'empereur étaient charmants. Il était à la fois pour elles l'empereur, leur père, et un camarade.

Le sentiment qu'elles éprouvaient pour lui se modifiait ainsi suivant les circonstances, et sans qu'il y eût jamais confusion de «qualité» et d'expression. Ce sentiment allait de la vénération religieuse ⁴ jusqu'à l'abandon le plus confiant et à la plus cordiale amitié. N'était-il pas tour à tour celui devant qui les ministres, les plus hauts dignitaires de l'Église, les grands-ducs et leur mère même s'inclinaient avec respect, celui dont le cœur paternel s'ouvrait avec tant de bonté à leurs peines, celui enfin qui, loin des yeux indiscrets, savait à l'occasion si gaiement s'associer à leur jeunesse ?

Sauf Olga Nicolaïévna, les grandes-duchesses étaient des élèves assez médiocres. Cela provenait en grande partie du fait que, malgré mes demandes réitérées, l'impératrice ne voulut jamais prendre une gouvernante française, craignant, sans doute, de voir quelqu'un s'interposer entre elle et ses filles. Le résultat, c'est que, lisant le français, et l'aimant, elles n'ont jamais su le parler avec facilité. ⁵

L'état de santé de l'impératrice explique que l'instruction de ses filles ait été un peu négligée. La maladie d'Alexis Nicolaïévitch avait usé peu à peu sa force de résistance. Au moment des crises, elle se dépensait sans compter, avec une énergie et un courage remarquables. Mais, une fois le danger passé, la nature reprenait ses droits, et, pendant des semaines, elle restait étendue sur une chaise longue, anéantie par l'effort.

Olga Nicolaïévna ne répondit pas aux espérances que j'avais fondées sur elle. Sa belle intelligence ne trouvant pas autour d'elle les divers éléments nécessaires à son développement, au lieu de s'épanouir, tendait à s'étioler. Quant à ses sœurs, elles n'avaient jamais eu que peu de goût pour les études et étaient surtout douées de qualités pratiques.

Les circonstances les habituèrent de bonne heure toutes les quatre à se suffire à elles-mêmes, et à savoir se contenter des seules ressources de leur bonne humeur native. Combien peu de jeunes filles se fussent accommodées sans récrimination de leur genre de vie, exempt de toute distraction extérieure et qui ne pouvait tirer quelque agrément que de la douceur, tant décriée de nos jours, de l'intimité familiale !

⁴ Dans le culte orthodoxe, au moment de l'épiclese lorsque les chantres se sont tus, le prêtre à l'autel proclame, au milieu du silence solennel de l'assemblée agenouillée, cette phrase : «le très pieux, le très autocrate, le très grand souverain empereur.»

⁵ Sa Majesté s'entretenait en anglais avec elles, l'empereur en russe exclusivement. Aux personnes de son entourage, l'impératrice parlait anglais ou français; elle ne s'exprimait en russe (elle avait fini par le posséder assez bien) qu'avec ceux qui ne comprenaient pas d'autre langue. Pendant toutes les années que j'ai passées dans l'intimité de la famille impériale, il ne m'est jamais arrivé d'entendre l'un de ses membres faire usage de l'allemand, à moins qu'il n'y fût forcé par les circonstances : réceptions, invités, etc.